

# LE MIROIR DU TEMPS

Jean-Michel Calvez



Attiré par Jules Verne à l'âge de la Bibliothèque verte, **Jean-Michel Calvez** est tombé tout ado dans le trou noir de la science-fiction, où il a été frappé successivement par plusieurs météorites, tels Théodore Sturgeon, Jean-Pierre Andrevon, Arthur C. Clarke, puis Dan Simmons ou Greg Egan, qui ont largement infléchi sa trajectoire de lecteur, puis d'auteur. Il s'est posé durant son parcours sur quelques planètes plus fantastiques et parfois *mainstream*, où il a laissé quelques artefacts discrets que l'on peut encore déterrer dans les rayons des libraires, en cherchant bien. Il poursuit sa trajectoire (en) imaginaire, là où le vent ou les sujets le portent, privilégiant la science-fiction dans les sujets au long cours, tel un écho plus lointain à ses activités dans le domaine de la prospective de défense.

JEAN-MICHEL  
CALVEZ

**LE MIROIR DU  
TEMPS**

**ÉDITIONS  
LOKOMODO**

Collection dirigée par Peggy Van Peteghem

Ce roman a été édité aux éditions l'Atelier de Presse,  
collection «l'Atelier du Futur», en 2008.

Couverture réalisée par :  
YOz

Mise en page intérieure :  
Thomas Riquet

© Éditions Lokomodo / Asgard, SARL., Triel, 2011  
4 impasse du Nord 78510 Triel-sur-Seine

ISBN : 978-2-35900-029-0  
Dépôt légal : Mai 2011

*à Gilles, pour la publication en grand format de ce roman,  
à Peggy, qui l'avait chroniqué, et bien plus que cela,  
à Hélène, comme toujours.*



Dans ce roman la notion de chronologie, comme la logique d'imbrication d'événements «successifs», peuvent s'avérer subjectives. Dans les chapitres impairs de ce roman, celles-ci sont pure convention, et arbitrairement classées selon la date d'occurrence «historique» des événements transcrits ou leur lien avec les chapitres pairs dont ils sont un reflet, par effet-miroir.






*Est-il envisageable que deux mondes aient pu  
se croiser, se frôler, s'entrevoir  
et s'ignorer pourtant  
et se détruire l'un l'autre  
sans s'être reconnus, jamais  
chacun d'un côté du miroir.  
L'un de ces mondes pourrait-il être le nôtre ?*

***Mental Argynn ;  
Premier poème de l'Extase et du Froid***



# 1

## *La Vierge à la fontaine*

e vieillard s'assit sur la pierre plate au grain usé, les yeux rivés sur l'horizon comme au fond d'un regard ami. Entre lui même et l'astre solaire, le lien était semblable à une longue amitié. Chaque jour en effet, Xorias rendait visite à ce compagnon de toute une vie et observait, les paupières mi-closes et les joues en feu, sa course subtilement modifiée par les saisons, jusqu'à ce que le soleil naissant ait acquis une tonalité de métal liquide qui lui emplissait l'œil de larmes.

Parvenu à ce point proche de la douleur, le vieux insista, ce jour-là, sans doute pour se punir d'avoir paressé sur sa couche, et d'avoir tardé à saluer ce mystère à jamais recommencé. Car c'était là-haut, bien plus haut sur le promontoire élevé, et non sur un banc de pierre à mi-chemin, qu'il aurait dû se poster. Là-haut, là où sous les oliviers, la piste ombragée s'incurvait quelque peu pour contourner la falaise, en bordure de mer.

A l'opposé d'un soleil imperturbable, dont les années ne ralentissaient nullement la course de

l'est vers l'ouest, Xorias n'était plus très jeune. Il avait commencé chaque journée de sa longue vie en saluant ainsi la lumière, se levant à l'instant précis où les deux extrémités du ciel nocturne se séparaient, avant de se démarquer sans ambiguïté. L'une d'elles était encore nuit, et ombres, pareille à l'intérieur d'une grotte marine, quand de l'est émergeaient déjà des rougeurs coupables de jeune fille aux joues empourprées par le mensonge. C'est à cet instant précis que s'interrompaient ses rêves, par quelque magie chaque fois renouvelée ; il s'arrachait alors à sa couche pour grimper le sentier et saluer l'astre d'un silence respectueux. Caressant d'une main l'or d'un médaillon solaire qui ne quittait jamais sa poitrine, il redevenait, pour un instant, un pont fragile jeté entre le bijou ancien et l'astre – le vrai, des millions de fois plus ancien, cet astre divin qui, chaque jour, mettait la nuit à mort de ses traits de feu meurtriers.

Il se racontait, au port d'en bas et presque jusqu'à Athènes, que c'est la contemplation du soleil qui avait conféré à Xorias le Sage d'étranges pouvoirs de l'esprit, et sa subtile maîtrise de la dialectique et de la philosophie. Or cette même habitude lui avait aussi brûlé les yeux. A tel point que, depuis sa colline, il ne parvenait plus à compter les maisons basses en contrebas, ni les embarcations alignées le long de la jetée de pilotis. L'âge n'y arrangeait rien, accentuant sa sagesse proverbiale mais dotant son regard opacifié de la fixité inquiétante de celui d'une pythie inspirée, sous l'emprise de sa vision intérieure.

Depuis l'âge de soixante-seize ans, le vieil homme avait accepté l'aide d'une servante. Il vivait seul, dans sa maison de pierres sèches au milieu des oliviers, et la jeune Athinaï montait vers les dix heures, lorsque le soleil était déjà haut mais avant que les pierres ne brûlent la plante des pieds au travers des sandales. Elle y passait une heure ou deux et faisait un brin de ménage dans l'unique pièce du vieux, bien qu'il ne vît plus la poussière sur sa table, et elle lui apportait quelques fruits, deux ou trois galettes d'orge, une cruche de vin. Et un poisson frais, parfois encore vivant, lorsque les pêcheurs du matin avaient rencontré un banc au large des îles.

Xorias se leva, s'aidant de ses deux mains pour soulever son corps de la pierre tiédie. Contre le muret près de la porte, il saisit son bâton d'olivier, aussi noueux que lui-même le serait bientôt, puis une outre vide en peau de chèvre, pendue à un bâton fiché entre les pierres de la façade. Et il prit le chemin des oliviers vers la colline, pour son rendez-vous avec l'aurore.

Plus jeune, il avait le sommeil moins paresseux et gagnait sans effort cette course du premier levé, entre lui et l'astre. L'âge venant, il se laissa surprendre de plus en plus souvent, mais pour rien au monde il n'aurait laissé à quiconque le soin de combler une autre attente secrète, d'ordre métaphysique celle-là. Après les feux du ciel en effet, venait sa rencontre avec un second élément vital. Celui qui était issu du plus profond de la terre : l'eau.

La jeune servante avait proposé mainte fois de monter elle-même une ou deux outres par le sentier ou alors d'y mener l'un de ses frères, un peu plus tard dans la journée. Invariablement il refusait, aussi farouchement qu'il s'était toujours refusé à tenter le moindre geste coupable vers la courbe des hanches ou la poitrine généreuse de la jeune fille. Athinaï ne devait pas en être dupe, elle dont sa démarche chaloupée de coque ronde prise dans le clapot mettait le feu dans le regard des hommes, sans le vouloir. Elle connaissait l'histoire, vraie, selon laquelle le vieux avait eu une femme autrefois, qu'il aurait perdue bien longtemps avant qu'elle-même ne fût née. De façon inconsciente, elle se laissait parfois aller à une attitude qu'une jeune fille réserverait aux jeunes pêcheurs aux gestes rudes et aux doigts pareil à l'écorce, usés par l'eau de mer ou les filets : elle se penchait exagérément sur la table d'olivier pour ramasser quelque relief du repas de la veille, laissant entrevoir un sein rond comme un pain, qu'il ne pouvait guère éviter d'apercevoir plus ou moins, juste assez pour en être ému malgré ses yeux défaillants.

Athinaï aurait peut-être aimé connaître sur elle ces mains-là, ces mains qui savaient écrire, qui n'avaient jamais connu la morsure du filet, et qui devaient être si douces. Douces comme savait l'être aussi sa voix, lorsqu'il parlait aux hommes de choses étranges qu'elle ne comprenait pas. Mais le vieux Xorias ne se laissait jamais distraire ; il restait imperturbable tel le roc, bien trop sage, aveugle

aux affaires humaines comme aux merveilles de la féminité.

Xorias monta le sentier qui longeait la côte à l'image d'un serpent de pierres endormi entre les oliviers. Aidé de son bâton, sur lequel il lui fallait de plus en plus s'appuyer ces derniers temps, il évitait avec soin les pierres, les écartant de son orteil nu pointant de ses sandales ouvertes. A mi-pente, parvenu en bordure du bosquet d'orangers de Zarkos, il essuya une goutte de sueur sur l'arête de son nez, s'arrêta, leva le bras, puis soupesa dans le creux de sa paume la courbure d'un fruit lourd, presque mûr, pendant à une branche accessible. Il en tâta le grain aux douces aspérités et jaugea en expert la coloration ensoleillée du fruit, semblable en effet à celle de l'astre, lorsque celui-ci se décollait tout juste de la mer, à peine flamboyant, avant de prendre son envol d'un jour vers le zénith.

Le vieux reprit sa route, déjà haletant. S'il continuait à cette allure, il ne parviendrait jamais à temps à la fontaine. Ou il n'en serait pas revenu avant l'arrivée d'Athinaï avec son outre pleine plaquée sur son dos. Certes sa maison était ouverte mais il préférait être chez lui, tout compte fait, lorsque la cadette d'Héraklios s'en venait lui offrir son travail et la fraîcheur émouvante de sa jeunesse. Aussi fraîche au regard, aussi tendue et gorgée de sève qu'une orange de Zarcos cueillie au petit matin.

La fontaine était un miracle de la nature, une apparition divine au beau milieu des pierres ; à en douter de son origine naturelle. Comme si les Dieux

avaient désigné d'un index souverain ce lieu béni et décidé un jour ancien, contre toute probabilité, que l'eau sortirait là, au creux d'un nid de pierres et de mousse. Été comme hiver, la cascade fragile roulait sur la pierre, presque indifférente aux saisons, toujours fraîche et pure. Elle se cachait sous les frondaisons d'un vieil olivier plus ancien que Xorias avec ses racines pareilles à des cuisses d'athlète sortant de terre et la disputant à la mousse. Chaque matin, Xorias sacrifiait au rituel et s'en allait remplir son outre, juste assez pour satisfaire ses besoins de boisson pour une journée. Comment aurait-il pu accepter de boire l'eau venant d'en bas, issue d'une source offrant une résurgence au niveau de la mer : une eau plate, sans *profondeur*, dont les pêcheurs usaient pour baigner les crevasses de leurs mains et laver le sel de leur corps ?

Xorias venait de contourner un dernier taillis. A cet instant, le chant ténu et cristallin de l'eau était l'unique indice de la présence d'une source, pour un promeneur non-averti et qui aurait eu le courage de gravir la colline jusqu'ici. Et là, Xorias l'aperçut, au moment précis où ses yeux s'habituèrent à la demi-pénombre régnant sous les branches basses du vieil olivier, après le vif éblouissement de la poussière blanche du chemin. Elle était couchée sur la mousse, à trois pas de la source. Il aurait marché droit sur sa paume ouverte, abandonnée, si un rayon de soleil providentiel, perçant le feuillage épais, n'était tombé sur la poitrine nue de la jeune fille, telle une vision d'Aphrodite descendue du Parnasse ; vision



qui le figea sur place.

Etait-elle humaine ? Etait-elle un présent des Dieux ? Serait-ce, plutôt, un signe de sa mort prochaine, image prémonitoire du Paradis des justes, offerte à ses yeux las ? Malgré son trouble, Xorias restait encore capable de raisonner sainement. Et il savait bien, dans sa grande sagesse, que ni les Dieux, ni leurs messagers ne descendent ainsi sur Terre, comme une orange mûre tombe de l'arbre lorsque son temps est venu.

En revanche, ce qu'il voyait là n'était pas du tout *normal* ; c'était... imprévisible, inhabituel, impossible, inhumain ; indécent aussi. La fille devait avoir l'âge d'Athinaï ou peu s'en fallait. Elle était profondément endormie sur la mousse, le corps livré au regard et les membres à l'abandon, dans une pose alanguie copiant celle de la mort – ou de la béatitude ? Et surtout, détail presque invraisemblable, elle était nue, entièrement nue !

Xorias savait bien qu'aucune fille de pêcheur n'aurait osé mise en scène si provocante ; aucun père, aucune mère n'aurait accepté que sa fille s'offre à qui voulait bien l'observer, dans cette tenue qu'Aphrodite seule pouvait afficher impunément sur le fronton de pierre des temples, déshabillée par le ciseau d'un sculpteur habile. Son esprit évalua la situation, mis en éveil par si troublante découverte. Il ne reconnaissait pas le visage de la jeune fille, quand bien même il ne le distinguait qu'à peine au travers du camouflage végétal filtrant les rayons solaires. Mais c'était là une étrangère, assurément.

Cela au moins ne faisait pas l'ombre d'un doute.

Deux détails stupéfiants frappèrent encore le vieillard, avant qu'il daigne s'accroupir à côté du corps, s'efforçant de comprendre. L'un était la peau, d'une blancheur de lait et surtout, d'une uniformité surnaturelle ; comme si la jeune fille n'avait jamais connu le soleil ! Ou, plus curieux encore, comme si la peau n'avait conservé nulle marque de la toile, à la frontière entre la peau nue des bras, des jambes ou du visage et celle des vêtements, quelle que soit la découpe de l'étoffe. Un autre détail insolite en découlait, dans le même ordre d'idées : il n'apercevait nul vêtement aux alentours : ni étoffe, ni sandales. Exactement comme si cette jeune fille était venue entièrement nue ici, jusqu'à cette fontaine, parmi les champs d'oliviers. Ou alors, comme si elle avait pris grand soin de cacher ses vêtements pour un motif tout aussi inimaginable, avant de s'endormir sous l'ombre du vieil arbre.

Penché sur son bâton au-dessus du corps inerte, Xorias prit le temps de l'examiner dans le seul but d'en savoir plus et de lever au moins le mystère avant de s'en aller en silence, sans la déranger. Il en avait oublié l'outre vide balançant dans son dos. Le cœur battant à tout rompre, il se rendit compte qu'il n'était pas insensible à ce corps offert et qu'une sève depuis longtemps oubliée lui parcourait les veines, soudain. C'était une chose qu'un sein d'Athinaï, entraperçu lors d'un mouvement trop vif pour émouvoir, alors qu'elle balayait le sol ou rangeait un pot sur une étagère. Et c'était autre

chose que ce corps sans pudeur, presque parfait, bien qu'appartenant à une enfant ! Car c'était une enfant, à peine femme sans doute, à en juger de sa taille comme de cette curieuse absence de toute pilosité, là où, d'habitude...

La jeune endormie avait par ailleurs une chevelure plus sombre que la nuit. Et cette vague, répandue comme une aile sur la mousse, semblait bien douce au regard, dans la lumière atténuée. Il fut tenté d'avancer la main, pour vérifier que ses yeux ne le trompaient pas. Mais il se reprit et s'efforça de raisonner. L'absence de vêtement ou d'affaires personnelles d'aucune sorte ne lui facilitait guère la tâche, s'il voulait en savoir plus sur l'origine de l'étrangère. Des sandales tressées d'une certaine manière, une qualité, une couleur ou un motif particulier sur une toile imprimée, auraient été des indices, aussi clairs parfois qu'un accent ou qu'un langage sonnait connu à l'oreille. Mais il n'y avait rien, rien qu'un corps nu, et endormi ! Ces détails si inhabituels ne laissaient pas de l'inquiéter tant ils s'avéraient incongrus, mis ensemble.

Il se surprit à imaginer quelle serait la réaction de la jeune fille si elle l'apercevait ainsi, penché sur elle tel un vieux satyre. Puis, dans le même temps, lui vint à l'esprit l'idée qu'un sommeil aussi profond, en pleine lumière, et par une chaleur insidieuse commençant à filtrer jusque dans l'ombre, était anormal – pour ne pas dire surnaturel. Il parcourut à nouveau des yeux le corps sans défense, quittant à regret le visage fin aux lèvres charnues, et les

attaches fragiles des épaules, s'attardant un temps sur les seins, petits mais parfaits. Le galbe de la hanche était lui aussi une tendre invite à un voyage qui n'était plus de son âge, lorsqu'il aperçut un ultime indice qui le fit bondir sur ses pieds.

Il vit un filet de sang sur la mousse, sous les reins cambrés. Celui-ci provenait d'une minuscule blessure ronde que la jeune fille avait au côté, au-dessus de la hanche gauche. Pareille à un trou porté par un épieu très aigu ou à la blessure faite par une quelconque machine à donner la mort dont il imaginait mal la nature.

De toute sa vie passée, Xorias ne se souvenait avoir dévalé aussi vite le sentier menant à sa demeure. Il oublia le bâton d'olivier, perdit une sandale, et s'écorcha cruellement les orteils sur les pierres inégales. Mais cela n'était rien, à côté du feu d'enfer de ses poumons et de son cœur tambourinant sur le rythme fou du chef de rame d'une galère en plein combat... Il ne sut jamais où il trouva cette force en lui ; peut-être la légèreté du corps abandonné de la fille entre ses bras nouveaux en était-elle la cause ? Ou la douceur de sa peau de fruit ? Ou, plus simplement, l'urgence absolue qu'il avait décelée et qui avait su transcender toute la misère de sa pauvre condition humaine, lui arrachant cette force dont il croyait ne plus jamais disposer ?

Enfin, il étendit sur sa couche le corps encore tiède mais toujours inanimé. Et c'est lui même, à cet instant, qui aurait eu besoin de s'étendre ; à en défaillir ; à en mourir, presque. A la course du soleil

visible dans l'angle de l'unique fenêtre, il jugea qu'Athinaï ne tarderait plus. Peut-être était-elle déjà sur le sentier, un panier sous un bras et la cruche de grès sur sa tête, gravissant la colline de son pas mesuré, de sa démarche alanguie de jeune femme qui avait tout le temps de vivre. Il jeta un dernier regard vers l'étrangère puis il voulut sortir, appeler Athinaï, hurler son nom aux vents afin qu'elle se presse, qu'elle cesse de rouler des hanches, qu'elle coure, qu'elle vienne enfin à son secours, vite...

\* \*

Il ne sut jamais vraiment dire pourquoi Athinaï avait eu une telle réaction. Réaction de femme, réaction de violence, de frustration – ou de pure jalousie – en découvrant cette fille nue, au bassin sanglant et aux yeux clos, allongée sur la couche du vieux. Et, surtout, en découvrant le vieux – Xorias, dit le *sage* ! – haletant sur le sol à l'entrée de la petite pièce, terrassé par le contrecoup d'un effort sur lequel elle se méprit mais qui, de toute façon, n'était plus de son âge. Sans compter qu'en plus de tout cela il avait hurlé aussi, vidant ses poumons en feu vers le fond de la vallée pour appeler à l'aide la jeune Athinaï.

Athinaï lui avait sans doute sauvé la vie, en soignant sa blessure au front. Et tout autant en redescendant vers le petit port. Son père Héraklios, ses trois frères, et d'autres hommes encore dont il n'avait plus le souvenir, étaient montés en courant

des maisons blanchies à la chaux près de la jetée ; ils avaient pris soin de lui, et de son invitée, sans un mot de réprobation, mais sans un mot de réconfort non plus. Ils ne voulaient surtout pas savoir ce que Xorias le sage faisait de ses nuits ; ils ne l'approuvaient pas, affichant une prétendue indifférence et se bornant aux gestes indispensables à les sauver tous deux. Chercher de l'eau fraîche, soigner les blessures, lui faire boire au plus vite une décoction des plantes qui savaient ralentir un cœur emballé, une autre pour son corps fatigué ; une compresse de certaine fleur sur l'étrange *coup de griffe* au côté qu'avait la fille ; quelques mots rapides, presque jetés, juste pour savoir s'il leur faudrait désormais ramener de l'eau pour *deux* ? Puis le silence.

Mais, depuis dix jours, Athinaï ne venait plus. L'un ou l'autre de ses frères se chargeait chaque jour de la cruche et des galettes, et il y avait toujours un poisson frais, presque vivant, au fond du panier. Deux, parfois... En revanche, Athinaï l'avait quant à elle abandonné, le laissant entre les mains de sa nouvelle servante nue.

L'étrangère quant à elle avait fini par s'éveiller, pour s'avérer plus étrangère encore que Xorias l'eût imaginé. Désormais tirée d'affaire, elle montait à la fontaine à ses côtés, chaque matin. C'est qu'il leur fallait un peu plus d'eau, pour deux. Cela étant, elle était incapable d'expliquer qui elle était ni d'où elle venait, du fait qu'elle ne répondait à aucun langage connu de Xorias. Il fallait croire qu'elle avait marché longtemps ou alors, débarqué d'un navire marchand

passant par les Cyclades ? Peut-être était-elle une jeune esclave échappée, revenue d'un pays lointain, d'Europe septentrionale ou d'Afrique ? Mais non, pas d'Afrique, impossible. Car sa peau avait si peu connu le soleil que la jeune fille ne pouvait provenir que d'une de ces contrées barbares et glacées quasi inconnues, au nord de l'Europe, et dont jamais un seul représentant n'avait été vu dans les îles, pour ce qu'il savait.

Hormis cette impossibilité à communiquer aux premiers jours, le comportement de la jeune fille était normal. Docile, elle restait auprès de lui et semblait aussi émerveillée que lui face au spectacle du soleil levant sur l'archipel des Cyclades. Serviabile, étonnée de tout, désireuse de tout comprendre et l'esprit vif, elle aurait pu faire une servante convenable, si Xorias n'avait eu quelque remords à l'exploiter d'une telle façon. Et ce malgré la dette morale de la jeune fille envers lui pour lui avoir, sans doute, sauvé la vie. Mais peu importe, il n'était pas dans ses intentions de le lui faire payer. Et pourquoi pas en faire sa maîtresse, tant qu'il y était !

En dehors de sa langue incompréhensible, largement compensée par sa volonté d'apprendre, et de cette soif à retenir chaque jour de nouveaux mots, il n'y avait qu'un détail qui se révélât étonnant, presque *diabolique* pour le vieil homme qu'il l'était, usé par la vie. Il l'avait trouvée nue, près de la fontaine ? Eh bien, attitude inexplicable, elle semblait tenir à le rester. Ce qui l'incita à la

prudence, car cette particularité avait toutes les chances de dégrader ses rapports de voisinage avec les pêcheurs ses voisins et avec tout le village, en contrebas de la colline.

Il avait tenté de lui expliquer, par gestes tout d'abord, puis par les mots de vocabulaire qu'elle acquit très vite, que «ça ne se faisait pas», que ce n'était pas non plus nécessaire, et que c'était aussi un *problème* pour conserver des relations normales avec les gens des alentours. Malgré ses efforts et sa patience, il ne put lui en faire admettre la nécessité. Il semblait qu'elle vînt d'un pays où le climat était plus rude. Ou que, plus étrange, elle ne supportât pas la moindre toile sur son épiderme clair. Malgré cela, la fille ne se plaignait jamais de la chaleur : selon les apparences, elle n'en semblait pas incommodée ni transpirer outre mesure en plein après-midi, lorsque la lumière entre les feuilles était aussi dure qu'une lame. Simplement, elle ne voulait pas, ou elle ne *savait* pas s'habiller ! Comme si l'idée même d'habits, ou celle de pudeur, lui étaient étrangers.

Xorias put seulement obtenir d'elle qu'elle restât à l'intérieur de la maison lorsque se présentait l'un des frères d'Athinaï, avec le vin et le ravitaillement. Le garçon ne posait aucune question, ça n'était pas son problème. Il s'acquittait de sa tâche en silence ou échangeait quelques mots banals : la pêche du matin, la chaleur, les filets abîmés, les oranges et les olives dont ce serait bientôt la récolte. Mais rien qui concernât l'invitée inconnue, cet événement très



inattendu dans la vie de Xorias. Et pourtant, le vieux se doutait qu'on les observait, depuis la jetée ou la mer ; il était impossible que les hommes ne sachent pas, ne parlent pas entre eux, et que des histoires ne circulent parmi les pêcheurs concernant la nouvelle maîtresse du vieux sage, venue on ne savait d'où : «Celle qui se promenait nue»...

L'une des occasions où le secret de sa nudité était régulièrement dévoilé aux yeux de tous était cette habitude nouvelle qu'il avait adoptée et qu'elle avait su solliciter de lui. Son intelligence s'exprimait moins par des mots que des regards appuyés, des expressions où la lumière dans ses yeux remplaçait la parole – les mots ne vinrent qu'après. Elle lui fit comprendre en effet qu'elle avait *besoin* de la mer. Était-ce besoin réel, ou envie... ? Il ne savait dire, car ils n'en étaient pas à ce degré d'intimité où puissent circuler des messages si subtils, entre eux.

Peut-être était-ce une sorte de récompense qu'elle s'accordait à elle-même ou un besoin d'ordre physiologique : de flotter, de baigner en impesanteur totale, dans un fluide plus frais et plus porteur que l'air, afin de compenser le fait qu'elle supporte la chaleur sans se plaindre, le reste du temps ? Chaque jour en fin de matinée, avant l'heure la plus chaude, ils descendaient donc tous deux vers une plage discrète, empruntant pour cela un sentier abrupt ; ce qui nécessitait de remonter d'abord jusqu'à la fontaine, puis de redescendre la colline par son autre versant. La route était déserte à cette heure, comme à l'habitude ; de même que la plage, puisque

c'en était l'unique accès. Mais il n'empêchait qu'on pouvait encore les y apercevoir, depuis la mer.

Elle l'aidait à descendre, le retenant d'une main ferme, tout en assurant son pas sur les pierres instables. Sa seule concession aux usages était une vieille paire de sandales de cuir qu'il avait adaptées à son pied ; il en avait retaillé la semelle, et elle en serrait les fines lanières autour de sa cheville ; ce qui lui évitait, au moins, d'arriver sur le sable avec les pieds en sang. En voyant l'eau enfin, si proche, ses yeux noirs s'allumaient d'une flamme inconnue, et s'enflammaient ses joues ; et pourtant, ça n'était nullement l'effet du soleil. Elle ôtait alors les sandales en lui souriant telle une enfant, puis il voyait sa frêle silhouette s'éloigner dans le soleil sans jamais se retourner, puis s'enfoncer dans les vagues. Nue, et divine.

La première fois, il aurait juré qu'elle voulait juste baigner son corps, ou le laver et l'offrir aux vagues pour s'accorder un instant de fraîcheur, mais qu'elle n'avait jamais eu l'intention de nager. Puis elle avait semblé redécouvrir la loi immuable d'un corps flottant sur l'eau pourvu que les mouvements en soient contrôlés, et harmonieux. Il aurait juré qu'elle n'en savait rien : rien qu'à sa surprise des premiers instants, alors qu'elle pataugeait tel un chien fou, découvrant la grâce de la nage. Puis elle avait appris, trouvant d'elle-même les gestes les plus appropriés à cette façon de *ramper* sur l'onde, en impesanteur. Le vieil homme en avait été heureux pour elle mais il l'avait regretté un peu, par la suite,

lorsqu'elle s'était éloignée vers le large, fragile et nue, et qu'il l'avait même perdue de vue, longtemps.

Depuis lors, l'habitude était prise. Elle nageait plus de deux heures parfois, jusqu'à ce que la faim sans doute la ramène sur le rivage, à peine essoufflée, triomphante, belle et nue, telle Aphrodite sortant du bain. Lui en avait pris son parti : il emmenait sous son bras de quoi lire ou écrire et s'installait dans le creux d'un rocher en forme de coupe. Il l'attendait. Elle revenait, aussi belle qu'une déesse, avec des perles d'eau sur sa peau et les feux du médaillon solaire dansant sur sa poitrine nue depuis qu'il le lui avait offert ; comme en héritage à la fille qu'il n'avait pas eue. Le médaillon et la jeune fille étaient l'unique trésor qui lui survivrait, pensait-il alors. Gravissant le versant sauvage de la colline, tous les deux rentraient alors pour le repas. Tels deux amoureux, pensait-il aussi, se surprenant lui-même d'une telle pensée.

Xorias, se faisant vieux, ne dérogeait pas à sa sieste de l'après-midi, à l'heure où même les cigales étaient muettes, écrasées de chaleur, invisibles dans l'herbe jaunie. Soumise, Lo'rinn s'allongeait alors elle aussi sur son lit d'herbes sèches placé par pudeur à la diagonale opposée de la pièce, vis-à-vis de son propre lit. Xorias aurait donné une part de sa vie pour lire les rêves de la jeune fille à cet instant. Et lorsqu'elle se laissait surprendre par le sommeil, parfois, le vieil homme s'autorisait à l'observer en silence, sans la toucher, s'efforçant seulement de lire sur le visage abandonné les indices de rêves qui

lui étaient inaccessibles. Qui était-elle ; à quoi ; et à qui pensait-elle, peut-être, qu'elle avait peut-être laissé dans son pays d'origine ?

Ils consacraient chaque après-midi à une tâche plus ardue : il lui apprenait à parler sa langue. Lo'rinn apprenait très vite ; elle n'avait rien d'une enfant, et à sa soif dévorante d'apprendre se mêlait l'intelligence à fleur de peau qu'il avait notée chez elle depuis l'origine, au lendemain de la fontaine, et avait presque de la peine à accompagner dans sa fougue, tant elle bouillonnait. Lo'rinn était son nom, c'était celui qu'elle-même s'était donnée en se désignant ; du moins était-ce le son phonétique qu'il avait noté ou cru entendre (avec ce L comme suspendu), depuis qu'un premier échange fructueux avait eu lieu sur ce point entre elle et lui.

A ce nom inconnu, et à cette subtile hésitation de la langue entre les deux syllabes, qui faisait partie intégrante du mot, à l'instar d'une troisième syllabe aspirée, il avait déduit que son pays d'origine était lointain. A un détail aussi subtil que celui-là, presque transparent, il acceptait qu'elle ait pu ne pas connaître la mer et ne pas savoir nager, ne savoir ni les mots ni les idées de sa langue. Et ne pas savoir, non plus, que les déesses du Parnasse étaient seules autorisées à aller nues en toute impunité, sur les chemins ou dans l'esprit enfiévré des hommes...

\* \*

Un après-midi, alors qu'elle marchait à ses

côtés, il l'entendit gémir ; c'était lors d'une de ces promenades qu'ils faisaient sous l'ombre des orangers, échangeant la poignée de mots qu'ils avaient en commun, en sorte qu'il lui en inculque d'autres, peu à peu. Il n'y prêta guère attention et se borna à examiner les pieds de Lo'rinn, pensant qu'elle avait heurté une pierre ou une racine affleurant masquée par l'herbe.

Quittant le sol des yeux, il découvrit une étrange affection brûlant le visage de la jeune femme. Elle semblait souffrante ou fiévreuse, et ses yeux étaient une prière muette dans son visage soudain devenu plus blanc qu'un linceul. Des larmes y apparurent ; il ne l'avait jamais vue pleurer et en fut profondément troublé. Il se rendit compte alors qu'elle ne connaissait pas les mots pour partager la souffrance et lui dire de quel mal elle souffrait, au moins cela. Faute de toute nécessité, il ne les lui avait jamais appris, ces mots-là.

Loin d'être un trouble passager, le mal sembla empirer d'instant en instant. Lo'rinn s'effondra sur l'herbe. Comme si toute force l'avait quittée, elle y resta prostrée, le corps agité de convulsions. Xorias pensa bien sûr à l'un des ces maux périodiques, propres aux femmes. Mais, malgré son peu de science en la matière, il n'avait jamais pensé qu'ils puissent s'avérer aussi violents. Par ailleurs, c'était la toute première fois qu'ils se manifestaient en elle, de cette façon brutale et inhumaine, bien qu'ils fussent déjà au trente-troisième jour, depuis l'apparition de sa Vierge à la fontaine. Or, malgré son ignorance

d'homme solitaire, Xorias connaissait au moins la durée quasi immuable, superposée aux phases de la lune et qui troublait toutes les femmes de la terre dès lors qu'elles étaient nubiles. Ce n'était donc pas cela.

Par des gestes simples, il s'efforça de lui faire préciser ce qui se produisait en elle, en l'absence mystérieuse de toute affection ou plaie visible. Mais elle semblait ne plus le voir, perdue dans un monde d'indicibles souffrances. Malgré cela, Xorias s'aperçut que, de sa paume ouverte, Lo'rinn se massait le bassin, au côté gauche. Et lorsque sa main glissa lors d'une convulsion plus forte, Xorias découvrit avec horreur qu'elle y cachait la cicatrice minuscule qu'elle avait à cet endroit, depuis qu'il l'avait trouvée sanglante, près de la fontaine, et que les pêcheurs l'avaient soignée. Il avait fini par effacer de son esprit ce détail sans importance. Cela étant, cette coïncidence pouvait aussi n'être qu'un pur hasard sans importance, bien sûr.

Il imagina devoir l'emporter dans ses bras, à nouveau, ne sachant s'il en aurait la force. Mais, après quelques minutes infernales, les convulsions s'estompèrent peu à peu, sans que lui-même eût rien fait d'autre en ce sens que de lui tenir les mains dans les siennes et lui caresser le visage dans son désarroi, afin d'en essuyer les larmes de souffrance muette.

Encore tremblante, Lo'rinn s'éveilla sous ses yeux, comme sortant d'un long cauchemar.